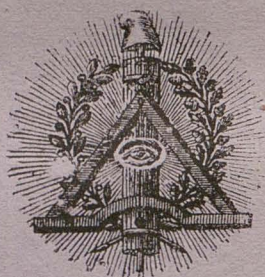
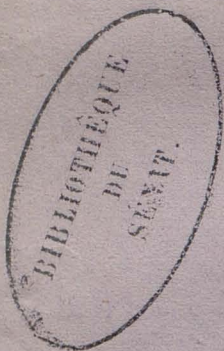


Cote 518

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITE

ON



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

ARLEQUIN TAILLEUR,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

avec les Airs notés à la fin,

*REPRÉSENTÉ à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville,
le Lundi 29 Juillet 1793.*

Prix vingt sols.

A P A R I S,

SE T R O U V E

CHEZ le Libraire du Théâtre du VAUDEVILLE,
ET à l'Imprimerie, rue des DROITS DE L'HOMME,
ci-devant dite du ROI de SICILE, n°. 44.

A O U T 1793.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Madame DULINON,	
marchande Lingère ,	<i>Mlle Baral.</i>
Mademoiselle ISABELLE , sa fille ,	<i>Mde Frederic.</i>
Madame BONNETTE ,	
marchande de Modes ,	<i>Mde Laporte.</i>
DISCRET, Écrivain ,	<i>M. Chapelle.</i>
ARLEQUIN Tailleur ,	
Amoureux d'Isabelle ,	<i>M. Delaporte.</i>
PIERROT, Perruquier ,	<i>M. Carpentier.</i>
UN GARÇON TAILLEUR ,	<i>M. d'Acostat.</i>

PROPRIÉTÉ.

LES Auteurs déclarent qu'ils poursuivront tout Directeur qui se permettra de jouer ARLEQUIN TAILLEUR, sans leur consentement formel et par écrit, ainsi que tout Imprimeur qui s'en permettroit une contre-façon.

A Paris , ce 22 Août 1793.

Signés, L. T.

ARLEQUIN TAILLEUR,
COMÉDIE

en un Acte et en Vaudevilles.

LE Théâtre représente une place publique; d'un côté la boutique de Madame Dulinon, et plus loin celle de Mademoiselle Bonnette, de l'autre l'échoppe de M. Discret, et plus loin la boutique de Pierrot.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE.

ISABELLE occupée à mettre au-dessus de sa boutique
le morceau de toile qui sert d'enseigne à une Lingère.

AIR : Avec les Jeux.

ON n'aime pas, me dit ma mère,
Sans risquer de perdre l'honneur.
Une voix, me dit au contraire,
Qu'aimer est le parfait bonheur.
Qui faudra-t-il donc que j'écoute,
A qui des deux donner le tort ?
Il me semble, que dans le doute,
Il faudra céder au plus fort.

A

SCÈNE II.

ISABELLE, BONNETTE.

BONNETTE, *se disposant à ranger sa boutique, aperçoit Isabelle, et l'écoute chanter,*

ISABELLE, *continuant sur le même air.*

DOIS-JE abandonner ce que j'aime,
 En renonçant à mon bonheur;
 Mais pour l'honneur, ce bien suprême,
 Dois-je sacrifier à mon cœur?
 Pour moi ce combat est terrible,
 Je sens que j'y perds la raison,
 Dieux! faites qu'il me soit possible
 D'avoir l'honneur

BONNETTE *s'avancant, finit l'air.*
et le garçon.

ISABELLE, *étonnée.*

Quoi! tu m'écoutais, ma voisine, cela n'est pas joli.

BONNETTE.

J'en conviens, mais desirant connaître la cause de ta tristesse, je me suis permis cette indiscretion; j'espère que tu me la pardonneras.

ISABELLE.

De tout mon cœur, je ne t'aurais jamais fait cette confidence; mais puisque tu as surpris mon secret, je n'en suis pas fâchée, et je vais te conter tous mes petits chagrins; tu sauras donc que ma mère veut me marier.

(3)

B O N N E T T E.

Quoi ! c'est cela qui te rend triste ? mais tu es folle ,
je crois , depuis la loi du divorce , rien de si charmant
que le mariage.

AIR : *Au coin du feu.*

Chez nous le mariage ,
N'est plus d'un esclavage ,
Le long tourment ,
D'après le nouveau rite ,
On se prend , on se quitte
Légalement.

Moine , Abbé , Militaire ,
Auront-ils sus nous plaire ,
Egalement ,

(Eh bien ! l'un après l'autre ,)
Sans trop les faire attendre ,
On pourra tous les prendre ,
Légalement.

D'une loi si commode ,
Maintenons la méthode ;
Car aisément ,
Femme peut sans fredaine ,
En prendre à la douzaine ,
Légalement.

I S A B E L L E.

Tu plaisantes toujours ; je ne suis pas de ton avis , il
n'en faut qu'un pour être heureuse , mais il faut que le
cœur le choisisse , et quand je pense que M. Discret doit
devenir mon époux.

B O N N E T T E.

Quoi ! ce vieux béquillard !

I S A B E L L E.

Lui-même. Depuis près de huit jours ma mère me tourmente, pour faire ce qu'elle appelle un mariage de raison.

B O N N E T T E.

Un mariage de raison !

A I R : *Toujours toujours.*

Mais la raison ,
Veut-elle qu'au bel âge ,
Joli tendron
S'affuble d'un barbon ?
Chez toi du tendre amour ,
Le charmant badinage ,
Jamais n'aura son tour ;
De tes noces le jour ,
Sera celui du plus triste veuvage.

I S A B E L L E.

Je suis aussi bien disposée à résister à ma mère.
L'aversion que j'ai pour M. Discret , et ...

B O N N E T T E , l'interrompant.

Et l'amour que tu as pour un autre.

I S A B E L L E.

Helas ! cela n'est que trop vrai.

A I R : *L'Amour est un enfant trompeur.*

Fuyant du méchant Dieu d'amour
L'empire redoutable ,
Pour ceux qui me faisaient la cour ,
J'étais inexorable ;
Mais depuis que son trait vainqueur ,
A pénétré jusqu'à mon cœur ,
Je chéris le coupable.

Tu te rappelles , sans doute, le mariage de ma cousine ,
où je fus avec ma mère , il y a à-peu-près un mois ; j'y

ai fait la connaissance d'un jeune homme charmant, rempli d'esprit et de graces. Depuis ce moment je ne pense qu'à lui, je n'ai pas l'espoir de le revoir, et je sens cependant que je n'en aimerai jamais d'autres.

B O N N E T T E.

Mais crois-tu qu'il te paie de retour ?

I S A B E L L E.

Il a cherché à me le persuader.

B O N N E T T E.

Cependant, au peu d'empressement qu'il met à te retrouver.

I S A B E L L E.

Oh ! ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute. J'ai refusé constamment de l'instruire de ma demeure.

B O N N E T T E.

Comment se nomme-t-il, au moins ?

I S A B E L L E.

Il se nomme Arlequin.

B O N N E T T E.

Arlequin ; ce nom-là doit être de la connoissance de Pierrot : comme en passant il vient souvent me voir, je lui en demanderai des nouvelles.

On entend appeler Isabelle.

I S A B E L L E.

Ma mère m'appelle, adieu. N'oublie pas ta pauvre voisine.

B O N N E T T E.

Sois tranquille. Je ferai tout ce qui dépendra de moi. Allons un peu arranger notre boutique.

SCÈNE III.

BONNETTE, seule. Elle chante en décorant sa boutique.

AIR : Prenez votre musette.

C'EST l'apparence souvent,
 Qui seule nous pique,
 Et le dehors séduisant
 Fixe la pratique.
 Fille doit dans mon état,
 Pour avoir certain éclat,
 Parer sa boutique.

C'est ici des beaux rubans
 La bonne fabrique ;
 Et cette montre aux galans,
 Aisément indique,
 Qu'un assortiment de fleurs,
 D'agrémens et de faveurs
 Est dans la boutique.

(Elle essuie un vitrage.)

AIR : De la croisée,

Je crois que l'on pourra de loin
 Appercevoir cet étalage ;
 Mais pour cause , prenons le soin
 De bien éclaircir ce vitrage.
 Sans blesser en rien son devoir ,
 Une marchande un peu rusée ,
 Doit pour son bien se laisser voir
 A travers la croisée.

(Elle rentre dans sa boutique.)

SCÈNE IV.

BONNETTE, *dans sa boutique.* DISCRET,
arrivant dans son échoppe.

DISCRET.

IL faut avouer que je suis un heureux mortel. Je suis amoureux de Mademoiselle Isabelle, j'en fais l'aveu à sa mère, et aussi - tôt j'obtiens son consentement pour l'épouser. Oh! c'est une femme bien reconnaissante que Madame du Linon; mais oublions ce vieux péché, et ne pensons plus qu'au joli petit trésor dont je vais devenir propriétaire.

AIR : *Ce n'est que pour Madeleine.*

La glace de mes vieux ans,
Doit fondre en voyant son image.
Ce feu brulant en est le plus certain présage;
Je vais donc voir de mon printems,
Renaitre quelques doux instans,
Qui doivent enivrer mes sens;
Sans doute il en résultera
Un gros garçon de bonne mine,
Et qui par son humeur badine,
Rappellera son papa.

Ah! ah! ah! (*il rit*) il me semble déjà que je joue avec lui, mais auparavant il faut jouer avec elle, et ça ne peut être qu'après le mariage. Pourquoi m'inquiéterais-je, tout va si bien; je ne suis pas il est vrai de la première jeunesse: si elle ne m'aime pas, je pourrai fort bien, comme un autre . . de ce côté là, je suis bien tranquille. Mais la maudite mademoiselle Durand me chif-

fonne l'esprit ; qui diantre a pu l'instruire de mon mariage, et à propos de quoi son viel amour s'avise-t-il de ressusciter ; mais que m'importe , ma petite Isabelle me fera bientôt oublier ses menaces.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Pour autant d'appas ,
 Qui n'oublierait pas
 Une vieille connaissance
 A l'amant transi ,
 Dans ce siècle-ci ,
 Il faut laisser la constance :
 Je crains que ce méchant démon
 Ne pense ,
 A tirer de mon abandon
 Vengeance ;
 Mais ne craignons rien ,
 Je sais le moyen ,
 De la réduire au silence.

Tâchons de nous occuper un peu de nos affaires.
 Rentrons.

SCÈNE V.

Mademoiselle BONNETTE, *dans sa boutique.*
 DISCRET *dans son échoppe.* PIERROT.

PIERROT.

BON jour mademoiselle Bonnette ; comme votre boutique est belle !

AIR : *Du Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*
 C'est comme un joli reposoir ,
 Où chacun s'arrête et contemple :

Mais

Mais parvient-on à vous y voir ,
 Du goût on reconnait le temple :
 Tous ces objets sont pleins d'attraits ,
 Pour quiconque en veut faire offrande ;
 Mais pour choisir encore plus frais ,
 Je prendrais la marchande.

B O N N E T T E.

Vous êtes galant, mon voisin ; mais trêve de compliments. M'achetez-vous quelque chose ? Comment vont vos pratiques ?

P I E R R O T.

Où ! ne m'en parlez pas, notre bon temps est passé.

AIR : *On com terait les Diamans.*

Nous dépouillant de nos états,
 Soi-même, chacun s'accommode,
 Des cheveux bien noirs et bien plats,
 Voilà la frisure à la mode.
 Jadis nos fameux médecins,
 Couvraient très gravement leur nu que,
 Nos financiers et nos robins,
 Avaient des têtes à perruque.

B O N N E T T E.

Il faut convenir cependant, que la coëffure d'à présent est bien plus commode. Mais à propos, j'ai quelque chose à vous demander. Connaissez-vous un nommé.....

SCÈNE VI.

Les précédens, ARLEQUIN.

Arlequin, tenant une lettre à la main, cherche des yeux la maison où il a affaire, et s'adresse ensuite à Mademoiselle Bonnette, pour demander la demeure de M. Discret; il reconnaît Pierrot, et fait quelques laïis. Pierrot témoigne sa surprise de revoir Arlequin, et ils chantent ensemble.

ARLEQUIN, PIERROT.

AIR : *Vraiment ma commère voir.*

ARLEQUIN.

PIERROT.

EST-CE Pierrot mon ami ? EST-CE Arlequin mon ami ?

Tous deux.

Que je retrouve aujourd'hui :

Eh ! vraiment oui, c'est lui même,

Combien ma joie est extrême

De te voir ici !

ARLEQUIN.

Oh ! que je suis charmé de te rencontrer : embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

PIERROT.

Qu'es-tu donc devenu depuis notre séparation ?

ARLEQUIN.

Ce que je suis devenu ? Oh ! j'ai joué bien des rôles dans le monde, et dans ce moment, je suis Tailleur, je demeure rue de Chartres, à l'enseigne de l'Espérance. Mais toi, comme te voilà ; est-ce que tu sois d'un sac à farine.

PIERROT, *fait le geste de la houe.*

Non. Mais je suis de la...

ARLEQUIN.

Comment, Perruquier ?

PIERROT.

Précisément.

AIR : *On dit que dans le mariage.*

Seul enfant d'un doux hymenée,

Maman qui m'aimait tendrement,

Pour le bien de ma destinée,

Me voua pour toujours au blanc :

Je choisis pour métier,

Celui de perruquier.

En bon fils, pouvais-je mieux faire,

Pour accomplir le vœu que fit ma mère ?

Mon père voulait me faire canonier, comme lui ;
 mais je n'aime pas le bruit, moi ; et puis, d'ailleurs, j'ai
 à-peu-près rempli ses vœux, comme tu vois, je suis
 toujours dans la poudre.

ARLEQUIN.

Comme tu es bien sage, bien obéissant à ta maman,
 tu seras sans doute resté garçon ?

PIERROT.

Oui, dieu merci ; et toi aussi, j'espère.

ARLEQUIN.

Hélas ! oui ; mais ce dont j'enrage.

PIERROT.

Est-ce que tu serais amoureux ?

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas ; tu vois mon bon ami, que l'on ne
 m'a pas voué au blanc, et je brûle d'offrir ma main à
 une jolie petite pouponne, à qui j'ai déjà donné mon
 cœur ; écoutes, tu diras si j'ai bon goût.

AIR : *Les Mariniers de la Grenouillère.*

Grâces, beauté, bon caractère,

Esprit, vertu, talent, douceur ;

C'est le portrait , sur mon honneur ,
De celle que mon cœur préfère ,
Et ce portrait qui n'est pas mal ,
Vaut bien moins que l'original.

P I E R R O T.

Ma foi , je te conseille de l'épouser tout de suite.

A R L E Q U I N.

Oui , mais c'est qu'il y a un petit inconvénient.

A I R : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

Arlequin est amoureux
Et souffrira sans cesse ,
Car il ne peut être heureux
Qu'en voyant sa maîtresse ,
Mais de l'objet de ses tendres vœux ,
Il ne sait pas l'adresse.

P I E R R O T.

Ça prouve , mon ami , que tu n'en as guères ; je
ne vois qu'un moyen , c'est de l'oublier.

A R L E Q U I N.

L'oublier , c'est facile à dire , l'oublier : mais je ne
le puis pas. Dans les différens entretiens que nous avons
eu depuis ensemble , en imagination s'entend , je me
suis fâché au point de lui dire.

A I R de *M. Wecht* , noté à la fin , n°. 1.

Vite , partez sans que rien vous arrête ,
Depuis long-temps vous faites mon malheur ;
De mon esprit sortez franche coquette ,
Ou redoutez le poids de ma fureur ;
Elle sortoit promptement de ma tête ,
Mais la mutine rentroit dans mon cœur.

P I E R R O T.

Eh ! bien oui , je connois des gens comme ça ; jetez-les
par la fenêtre , ils rentrent par la porte. Dame , que veux-

tu que j'y fasse, il faut vivre avec son ennemi; mais tout en parlant de tes amours, le temps se passe, et mon ouvrage ne se fait pas.

ARLEQUIN.

A propos, Pierrot, toi qui es du quartier, dis-moi la demeure de M. Discret, qui m'a écrit pour lui prendre la mesure d'un habit.

PIERROT.

Tu ne pouvois pas mieux t'adresser, car je vais de ce pas chez lui pour une perruque. Il me paroît qu'il veut se faire remettre à neuf; au reste, il en a bon besoin. Tiens, c'est ici.

(Ils frappent , Discret sort de son échoppe).

TRIO.

ARLEQUIN. DISCRET. PIERROT.

Serviteur, je suis Vous me faites beaucoup d'honneur, Serviteur, je suis
le tailleur. Assurément beaucoup d'honneur. le coiffeur.

DISCRET.

Messieurs, je vous demande pardon si je ne vous fais pas entrer chez moi, mais je suis si petitement logé....

ARLEQUIN et PIERROT.

Vous vous moquez, nous sommes bien ici.

PIERROT.

Savez-vous, M. Discret, que je croyais avoir perdu votre pratique. Il y a quatre ans au moins que je vous ai fait la perruque que vous avez sur la tête.

DISCRET.

Mais elle est encore fraîche, et je n'en ferais pas faire d'autre, si je n'étois sur le point de me marier.

PIERROT.

AIR : *C'est la fille à Simonette.*

A tâter du mariage ,
Vous avez tardé longtems ,
Et ce lien à votre âge
A ses inconvéniens :
Epouser une fillette ,
Quand on passe soixante ans ,
C'est vouloir une noisette
Quand on a perdu ses dents.

DISCRET.

N'ayez point d'inquiétude , je saurai me tirer d'affaire.

PIERROT.

A la bonne heure ; et puis , d'ailleurs , on trouve des
casse-noisettes.

ARLEQUIN.

C'est donc pour un habit de noces que monsieur m'a mandé ; tant mieux , j'aime beaucoup à travailler dans les mariages , et vous verrez qu'habillé par moi , vous ne serez pas reconnaissable.

AIR : *Des Fanfares de Saint Cloud.*

Je prétends par la parure
Vous rajeunir de vingt ans ,
Et vous donner la tournure
De nos petits élégans.
Il vous faudra redingotte ,
Habit , deux ou trois gilets ,
Sur-tout l'étroite culotte
Et la rosette aux mollets.

DISCRET.

AIR : *De la Meunière.*

Je veux un habit ample et grand ,
Par devant derrière ;

Jusqu'aux genoux se boutonnant,
Et qui n'ait comme à présent,
Ni basque en arriere,
Ni collet montant.

ARLEQUIN.

A la bonne heure , mais je vous préviens que ce n'est pas la dernière mode.

SCÈNE VII.

Les précédens, Madame DULINON, ISABELLE.

(Madame Dulinon et Isabelle arrivant dans leur boutique , Isabelle paraîtra la première , Arlequin , Discret et Pierrot les regarderont , Arlequin la reconnaitra pour sa maîtresse ; au mouvement de joie qu'Arlequin fera , Pierrot devinera qu'il a trouvé sa belle ; Isabelle de son côté témoignera sa surprise de voir Arlequin. Discret , en se frottant les mains , exprimera la joie qu'il a de voir sa prétendue , et ils chanteront ensemble).

ARLEQUIN, ISABELLE, DISCRET.

AIR : Malerouch s'en va-en guerre.

JE revois ce que j'aime,
Pour mon cœur quel bonheur suprême!

PIERROT.

Il revoit ce qu'il aime,
Pour son cœur quel bonheur suprême!

(Arlequin transporté de joie , volera vers Isabelle qui se retournera , et fera signe que sa mère la suit ; Arlequin retournera sur ses pas , et tous continueront l'air).

ARLEQUIN, ISABELLE, DISCRET.

Je revois ce que j'aime,
Sans pouvoir lui parler.

D I S C R E T.

Je pourrai lui parler.

P I E R R O T.

Il révoit ce qu'il aime,

Sans pouvoir lui parler.

Madame D U L I N O N, *arrivant.*

Et bien , M. Discret , à quand la noce ?

D I S C R E T.

Je m'en occupe sérieusement, comme vous voyez , car ces messieurs sont ici pour me prendre la mesure d'un habit et d'une perruque ; mais leur promptitude n'égalerà jamais mon impatience.

A I R : *Mariez , mariez , mariez-vous.*

Je brûle de voir le moment

Du tendre serment ,

Par qui l'un à l'autre on s'engage ,

Afin de goûter promptement

Le plaisir charmant ,

Qui naît de cet engagement.

Dépêchez , dépêchez , dépêchez-vous ,

Je voudrois déjà me voir au sein de mon ménage ,

Dépêchez , dépêchez dépêchez-vous ,

L'amant a besoin de devenir époux.

P I E R R O T.

Allez , madame , s'il n'y a que nous qui faisons attendre la prétendue de M. Discret , elle n'aura pas à se plaindre.

A R L E Q U I N.

Nous savons que les amoureux sont toujours pressés , et je suis prêt à vous prendre mesure.

D I S C R E T.

Volontiers. Combien m'en faudra-t-il d'aunes ?

A R L E Q U I N.

(17)

ARLEQUIN *réfléchissant.*

Il vous en faut; il m'en faut; . . . il vous en faut sept
aunes et demie. (*Il prend la mesure double*).

Madame DULINON.

Avec le caractère que je vous connais, vous ferez un
bon mari.

DISCRET.

Ma seule ambition sera toujours de rendre heureuse
ma chère moitié.

AIR : *Tandis que tout sommeil.*

Dans mon petit ménage,
Les ris habiteront,
Quoique d'humeur volage,
Chez nous ils resteront.

En bon époux,
Jamais jaloux,
Je vous serai fidèle;
Vous me verrez avec ardeur,
Payer la dette de mon cœur,
Et pourtant toujours débiteur
De ma chère Isabelle.

(*A la fin de ce couplet, Discret dérangera par un geste,
les mesures de papier qu'Arlequin tiendra.*)

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur, vous dérangez toutes mes mesures.

(*Il chante à part*).

AIR : *Du haut en bas.*

Qu'ai-je entendu ?
Mon étonnement est extrême,
Qu'ai-je entendu ?
Ma foi je reste confondu :
N'ai-je retrouvé ce que j'aime,
Que pour le perdre au moment même,
Qu'ai-je entendu ?

C

PIERROT, *appercevant le trouble d'Arlequin.*

Monsieur, si vous voulez me dire quelle forme de perruque vous voulez, j'irai tout de suite me mettre à l'ouvrage.

Madame DULINON.

AIR : *C'étoit l'ancienne méthode.*

Renoncez à votre ton imposant,
Qui ne séduit plus que les sots vraiment,
Et mettez-vous tout naturellement,
Laissez l'ancienne méthode,

PIERROT.

Il faut choisir dans le genre nouveau,
On n'aime plus la perruque à marteau,
Les cheveux longs rappellent le bareau,
La queue est bien plus à la mode.

DISCRET.

Si cela vous fait plaisir, j'y consens.

PIERROT.

Voilà qu'est dit : j'ai votre mesure, aussi-tôt que votre perruque sera faite, je vous l'apporterai ; (*à Arlequin.*)
je vais l'attendre au cabaret du coin ; mais auparavant,
donnons des ordres pour M. Discret. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

Les précédens, ARLEQUIN.

C'EST mademoiselle que vous épousez, vous faites bien des jaloux, j'en suis sûr.

DISCRET.

Vous voyez que je m'y connais.

ARLEQUIN.

Et mademoiselle, elle est bien contente.

ISABELLE.

Hélas! monsieur, j'obéis à ma mère.

Madame DULINON.

Et tu fais bien. Oh! ma fille est bien élevée, elle n'aime personne, et comme elle sait que je ne veux que son bonheur, elle prend sans murmurer l'époux que je lui destine.

ISABELLE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère?*

Toujours dans l'indifférence,

J'ai passé mes plus beaux jours;

Mais chaque fille, je pense,

Doit son tribut aux amours;

Et s'il faut être sincère,

Dans ce moment de bonheur,

Je vous avouerai, ma mère,

Que je sens parler mon cœur.

ARLEQUIN.

AIR : *Daignez écouter.*

Que cet aven semble d'heureux présage,

Pour un amant qui vous offre ses vœux,

Aussi je vais mettre tout en usage,

Car je voudrais déjà le voir heureux.

Madame DULINON.

Monsieur, ma fille vous aura bien de l'obligation.

ARLEQUIN.

Je me mets à la place de M. Discret, et je vous promets de travailler comme pour moi.

Madame DULINON.

De quelle couleur prendrez-vous votre habit?

DISCRET.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Ce choix n'est pas embarrassant ,

Mais me convient-il de le faire ?

Je sais que dans ce cas l'amant

Consulte toujours sa bergère.

ARLEQUIN , *continuant l'air.*

Vous êtes fort galant en tout ,

Des amours vous suivez les traces ;

Comme eux , pour fixer votre goût ,

On vous voit consulter les graces.

ISABELLE , (*à part*)

Comme il est aimable.

Madame DULINON.

Allons , ma fille , viens voir les échantillons. (*Elles
sortent de leur boutique.*) Mais où sont-ils donc ?

ARLEQUIN.

AIR : *De Joconde.*

Tout comme un autre je pourrais

Vous faire l'étalage ,

De petits morceaux de draps , mais

Ce n'est pas mon usage ,

Cet habit de chaque couleur ,

Présente l'assemblage ,

Et l'on choisit sur le Tailleur ,

Ce qui plaît davantage.

Madame DULINON.

C'est très-commode , vous ne craignez pas de perdre
vos échantillons.

ARLEQUIN.

Ni de les oublier , car je n'ai pas d'autre habit.

DISCRET.

Allons , ma belle prétendue , c'est à votre goût à dé-
cider le mien.

ISABELLE.

Mais, monsieur.....

Madame DULINON.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

Puisqu'à monsieur ça fait plaisir,
Allons, ma fille, il faut choisir;

Tiens, cet échantillon

Me paraît bel et bon;

Tu dois, afin que cet habit

Fasse à monsieur bien du profit,

Viser sans vanité,

A la solidité;

Quel est le prix de ce drap-ci,

Il faut nous parler en ami,

Tout en conscience ?

ARLEQUIN.

Tout au juste quarante-deux livres.

Madame DULINON, *continuant l'air.*

Ah ! comme les draps sont renchéris,

Bon dieu ! tout est maintenant hors de prix,

On paraît à moins de dépense,

Jadis les maris.

ISABELLE.

Puisque vous le voulez, je vais vous dire mon goût,
mais je crains qu'il ne s'accorde pas avec le vôtre.

(*Isabelle en parcourant les couleurs, arrête sa main sur le drap d'Arlequin.*)

AIR : *Quand le Bien-Aimé reviendra.*

Difficilement on conçoit

L'embarras que ce choix excite,

Cet échantillon sous le doigt,

Ne me paraît pas sans mérite,

ARLEQUIN (*continuant l'air*).

Mon cœur palpite.

ISABELLE.

Mais, mais j'hésite.

D U O.

ISABELLE.

Je crois, je crois, qu'il faut
sur lui fixer mon choix.

ARLEQUIN.

Je crois, Je crois, qu'il est
digne de votre choix.

ISABELLE.

Je m'en tiens à celui-ci; mais j'ai peur qu'il ne soit
changeant.

ARLEQUIN.

Oh! ne craignez rien, je ne servirais pas mieux ma
maîtresse.

ISABELLE.

C'est ce que le temps nous apprendra.

D I S C R E T.

Ah! ça, monsieur le Tailleur, toutes vos mesures
sont bien prises, allez promptement vous mettre à l'ou-
vrage; mais comme je crains que vous ne saisiiez pas
mon genre, je vais vous chercher un modèle. (*Il sort*),

SCÈNE IX.

Les précédens, Madame DULINON.

NE vous embarrassez pas de ce qu'il dit, et faites lui
toujours son habit un peu à la mode, pas vrai, ma fille,
ça te fera plus de plaisir; je me rappelle que quand
j'étais jeune femme, j'aimais à voir mon mari un peu
fringuant.

A R L E Q U I N.

Vous faites bien de m'en avertir, car je lui aurais
fait tout bonnement un sac avec des manches.

SCÈNE X.

Les Précédens, M. D I S C R E T.

D I S C R E T *apportant un mauvais habit.*

TENEZ, voilà comme je veux qu'il soit fait.

A R L E Q U I N.

Comme ça? Vous aurez une fière d'aine, mais c'est
égal.

A I R : *Bon, bon, vous me comprez une faille.*

Je suis un Tailleur habile,

Chacun vante mon talent,

Et de ma coupe facile,

Oui, vous serez si content,

Que dans votre mariage,

S'il vous vient des fruits charmans,

Arlequin sera, je gage,

Le Tailleur de vos enfans.

(*A part.*) Portons promptement cet habit chez moi,
et nous irons ensuite rejoindre Pierrot.

(*Il se retire, en regardant à différentes reprises Isabelle, qui
le reconduit des yeux.*)

SCÈNE XI.

Les précédens , Madame DULINON.

J'AIME assez votre Tailleur , il paraît un garçon fort intelligent , et il est honnête ; avec ça on fait toujours son chemin.

DISCRET.

Oui , mais il se vante beaucoup , et je n'aime pas ça ; au surplus , qu'il me dépêche mon habit , voilà tout ce que je lui demande.

Madame DULINON.

Ah ! ça , monsieur Discret , voilà toutes vos affaires arrangées ; il faut à présent que je pense à celles de ma fille. J'ai différentes acquisitions à faire ; avez-vous le temps de venir avec moi ? Nous choisirons ensemble , d'eux avis valent mieux qu'un.

DISCRET.

Très-volontiers.

(Il va chercher sa béquille et son chapeau , et revient tout de suite).

SCÈNE XII.

Les précédens , BONNETTE s'assyeant sur le pas de la porte , pour travailler.

Madame DULINON , à sa fille.

AIR : De la Baronne.

DANS ma boutique,
Encore un jour tu resteras ;
Demain l'hymen est la pratique,
Qui doit enlever tes appas
De ma boutique.

SCÈNE XIII.

SCÈNE XIII.

Les précédens, M. DISCRET.

M. DISCRET.

QUAND vous voudrez , nous partirons.

Madame DULINON.

Allons , mon gendre , donnez-moi le bras.

DISCRET.

Ma belle prétendue , un prompt retour adoucira le
chagrin que j'ai de vous quitter.

(Ils sortent).

SCÈNE XIV.

BONNETTE, ISABELLE.

ISABELLE.

IL n'a qu'un moyen de me faire plaisir , c'est de ne
revenir jamais.

BONNETTE.

Et bien , voisine , comment vont les amours ?

ISABELLE.

J'ai retrouvé mon cher Arlequin ; mais ce plaisir
double ma peine , car ma mère veut que dès demain
j'épouse M. Discret. Quel avenir affreux elle me pré-
pare ! Ah ! mon pauvre Arlequin , que n'ai-je le droit
de choisir ?

SCÈNE XV.

BONNETTE, ISABELLE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, à Pierrot. —

MADAME Dulinon est sortie, sans doute Isabelle sera seule !

AIR : *Il est des amusemens.*

Le moment le plus heureux
Que le destin nous aprête,
Pour un cœur bien amoureux,
Est celui du tête-à-tête.

Ah ! quel plaisir, ah ! quelle fête,
Si je la trouve seule en ces lieux,
Je vais la voir, je vais voir tout ce que j'aime.

Mon ami, retire toi,
L'amour suffit en troisième,
Entre ma maîtresse et moi.

(*Pierrot se retire chez lui*).

SCÈNE XVI.

Les précédens, ARLEQUIN apercevant Bonnette.

PESTE soit de la voisine.

BONNETTE voyant Arlequin.

Ne craignez rien, monsieur, je sais tout, et si sa mère pensait comme moi....

ARLEQUIN.

Ah ! c'est terrible ces mères.

AIR : *C'est ce qui me désole.*

Qu'ils sont malheureux les amans ,
Par-tout ils trouvent des mamans ,
Qui toujours les désolent.

B O N N E T T E , *continuant l'air.*

Quand ils aiment sincèrement ,
Afin d'adoucir leur tourment ,
Les filles les consolent.

A R L E Q U I N .

AIR : *Que Pantin seroit content.*

Ah ! qu'Arlequin est content ,
Pour lui quel bonheur suprême !
Isabelle en ce moment ,
Le déclare à son amant .
Mais pour un amour ardent ,
L'aveu n'est pas satisfaisant ,
Pour prouver comme l'on s'aime ,
C'est un baiser qu'on se prend . *Ils s'embrassent .*
Ah ! qu'Arlequin est content ,
Pour lui quel bonheur suprême !
Isabelle en ce moment ,
Le déclare son amant .

B O N N E T T E .

Je vois que, si je vous laisse faire, le peu de temps
que vous avez pour aviser aux moyens de rompre le
mariage de M. Discret, va se passer en protestations
d'amour.

I S A B E L L E .

Comment faire ?

A R L E Q U I N .

Où ! ce n'est plus ce qui m'embarrasse. J'ai fait
certaine découverte....

I S A B E L L E.

Expliquez moi ce mystère.

A R L E Q U I N.

J'ai trouvé dans la poche de l'habit que M. Discret m'a donné pour modèle, certaine lettre d'amour d'une nommée Durand, qui sera pour moi la clef du paradis. C'est un bon homme, M. Discret, pas vrai?

B O N N E T T E.

Il faut qu'il ait de l'esprit, car il en tient boutique.

A I R : *N faut pas être grand sorcier pour ça.*

Il fait billets, placets, vraiment,

Et complimens de fête,

Chacun se dit en le voyant,

Qu'il a l'air d'un Poète.

A R L E Q U I N, *continuant l'air.*

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

N faut qu'un mauvais habit pour ça,

La, la.

C'est ce prodigieux talent que je veux faire tourner à mon profit. Il est écrivain, il se nomme Discret, et avec un peu d'adresse l'on peut tirer parti de ce nom-là. Tenez, voici la lettre que j'ai trouvée.

A I R : *J'ai vu Lise hier soir.*

Quand la maman la lira,

J'ose me promettre,

Qu'à nos vœux on le verra

Bientôt se soumettre.

Mais si son esprit mutin,

N'en veut pas croire Arlequin,

Nous saurons un petit brin

Aider à la lettre.

B O N N E T T E.

Prenez garde, j'entends tousser votre amoureux.

A R L E Q U I N.

Tant mieux : j'ai besoin de lui pour l'exécution de mon projet, car il faut avoir réponse à tout, et principalement à la lettre de mademoiselle Durand. Eloignez vous un peu, laissez moi faire.

(Isabelle et Bonnette s'éloignent).

SCÈNE XVII.

DISCRET arrive en chantant, sans voir personne.

D I S C R E T.

A I R : *Le lendemain.*

Où ! ma chère Isabelle,
J'espère que dès demain,
Une chaîne éternelle
M'assurera votre main;
Je m'en réjouis d'avance,
Déjà je me sens en train,
Mais aurai-je même chance
Le lendemain ?

(Appercevant Arlequin).

Ah ! ah ! Vous voilà , monsieur le Tailleur , est-ce que vous m'apportez mon habit ?

A R L E Q U I N.

Non, pas encore ; on y travaille, et vous l'aurez sous peu ; mais tout en pensant à vos affaires , je fais les miennes , et j'ai besoin de votre ministère pour me griffonner un petit biller.

DISCRET.

Je ne puis dans ce moment , j'ai trop l'amour en tête ,
et je sens que je ne pourrais écrire que des billets
doux.

ARLEQUIN.

C'est à peu-près ça. Entrons chez vous. (*Ils entrent*).
(*Isabelle et Bonnette cherchant à écouter*).

ISABELLE.

Je tremble. Que va-t-il faire ?

BONNETTE.

Je n'en sais rien , mais je parierais qu'il réussira. Il
est amoureux , et l'amour fait surmonter bien des
obstacles.

DISCRET.

Que voulez vous écrire ?

ARLEQUIN.

J'ai tout cela dans ma caboche : je vais vous dicter.
(*Il dicte bas*).

BONNETTE, (*pendant qu'Arlequin dicte*).

AIR de M. Wecht, noté à la fin, n°. 2.

Lorsqu'amour d'une rose
Veut parer son jardin,
Craint-il qu'un barbon ose
En faire le larcin ?
C'est envain qu'il s'obstine,
L'amour adroit, trompeur,
Lui fait cueillir l'épine,
Pour mieux prendre la fleur.

DISCRET, *finissant d'écrire, répète le dernier mot de
la lettre.*

Et je compte plus que jamais sur ton amour discret.

D I S C R E T.

A I R : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Est-ce là tout ce qu'il faut mettre ?

A R L E Q U I N.

En voilà bien suffisamment.

D I S C R E T, *continuant l'air.*

Comment faut-il signer la lettre ?

A R L E Q U I N, *prenant la lettre.*

Ce n'est pas la peine vraiment.

D I S C R E T.

Donnez donc que j'écrive l'adresse.

A R L E Q U I N.

Oh ! celui qui la remettra ne se trompera pas.

D I S C R E T, *continuant l'air.*

Cet écrit remplit de tendresse,

Est pour un objet plein d'appas.

A R L E Q U I N.

Oui, car c'est pour notre maîtresse.

D I S C R E T, *riant.*

Allez je ne m'y trompe pas.

A R L E Q U I N.

Je vois qu'on ne vous trompe pas.

E N S E M B L E.

Allez, je ne m'y trompe pas,

Je vois qu'on ne vous trompe pas.

A R L E Q U I N.

Grand merci, M. Discret.

(Isabelle et Bonnette, qui étoient à la porte, s'éloignent).

D I S C R E T.

N'oubliez pas mon habit, toujours.

A R L E Q U I N, *sortant de l'échoppe.*

Soyez tranquille, je vais m'occuper de vous.

(Discret reste à travailler).

SCÈNE XVIII.

Les précédens, PIERROT.

EH ! bien , as tu réussi ?

PIERROT, *une perruque à sa main, sur un champignon, voyant Arlequin sortir de l'éclappe de Discret.*

ARLEQUIN, *s'étouffant de rire.*

AIR : *Le port Mahon est pris.*

Ce bonhomme Discret ,

Est pris dans mon filet ,

Et par son propre ouvrage ,

Il fait notre mariage ,

Sans penser davantage ,

Il signe son arrêt ;

Il est fait , il est fait , il est fait.

Je suis aussi heureux qu'amoureux , et je puis prendre possession de cette petite menote. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XIX.

Les précédens, Madame DULINON.

Madame DULINON, *les surprenant.*

AIR : *Des Trembleurs.*

Du démon, maudite engeance ,

Tu viens donc en mon absence ,

Pour séduire l'innocence ,

Sur toi je me vengerai.

ARLEQUIN.

Quoi , pour une pécadille ,

Faut-il tant qu'on s'égosille.

Madame

Madame D U L I N O N.

Coquin, t'embrassais ma fille.

A R L E Q U I N.

Et bien je l'épouserai.

Madame D U L I N O N.

Sans m'en donner avis, pas vrai.

P I E R R O T, à part.

Moi qui n'aime pas le bruit, sauvons-nous chez
M. Discret.

A R L E Q U I N.

Oh ! je connais trop les égards, le respect, le....

P I E R R O T.

Monsieur, voici votre perruque.

D I S C R E T.

Vous êtes un honnête homme.

Madame D U L I N O N.

Ah ! bien, fiez-vous-y. Non, monsieur, vous
n'épouserez pas ma fille, et je la donne à M. Discret.

P I E R R O T.

Voulez-vous l'essayer.

D I S C R E T.

Volontiers.

ARLEQUIN, ISABELLE, PIERROT.
BONNETTE.

AIR : *Quel désespoir.*

Quel coup affreux !	Quel front radieux !
Mais votre amitié nous rassure,	Vous offrirez à la future,
Par de tels noeuds	Quel front radieux
Feriez-vous donc trois malheureux ? Vont vous donner ces faux cheveux.	

BONNETTE, seule.

Pour Discret, je vous jure,	Il faut de la parrure
Elle ne sent que de l'horreur,	Pour captiver un jeune coeur,
De plus, je vous assure,	De l'art de la coëffure,
Qu'Arlequin possède son coeur.	L'amour fut sans doute inventé.

T O U S T R O I S.

Serrez des nœuds
 Qui sont formés par la nature,
 Serrez des nœuds
 Qui doivent faire deux heureux.

P I E R R O T.

D I S C R E T.

Art merveilleux,	Art merveilleux,
Tu rivalises la nature;	Viens au secours de la
Art merveilleux,	nature;
Tu fais un jeune homme	Art merveilleux,
d'un vieux.	Toi seul tu peux me rendre
	heureux.

Madame D U L I N O N.

Mademoiselle, vous feriez mieux de vous mêler de vos chiffons. Tout ce que vous dites et rien, c'est la même chose. Ma fille n'aura jamais d'autre mari que M. Discret.

P I E R R O T, *avant de poser la perruque l'examine.*
 Je parie qu'elle vous coëffera à merveille.

A R L E Q U I N.

Vous ne serez pas assez folle pour faire un pareil mariage.

Madame D U L I N O N.

Quest-ce que cela signifie?

A R L E Q U I N.

Que M. Discret est un libertin.

P I E R R O T.

Ma foi, si le Tailleur vous habille bien, je puis me vanter de vous avoir fait une jolie perruque.

A R L E Q U I N.

Vous ne voulez donc pas me croire; vous ne le voulez pas, eh bien lisez.

Madame DULINON *lit.*

« Ingrat, d'après les promesses que tu m'as faites
» mille fois de n'être jamais qu'à moi, je sais, perfide,
« que tu dois en épouser une autre; mais, crains le
» désespoir d'une femme qui ne respire plus que ven-
» geance, signé DURAND ».

DISCRET.

Il me semble que cela ne va pas bien de ce côté-là,

PIERROT.

Si elle vous gêne, vous pouvez la lâcher, c'est facile.

Madame DULINON, *après avoir réfléchi.*

C'est une lettre de votre imagination, et vous ne
me ferez pas encore tomber dans ce piège-là. (*Elle
lui remet la lettre*).

ARLEQUIN.

D'honneur, je l'ai trouvée dans l'habit de M. Discret.

Madame DULINON.

A d'autres, M. l'enjoleur; et vous, mademoiselle,
rentrez.

PIERROT.

Il me paraît que votre mariage va toujours son train.

DISCRET.

Oh! c'est une affaire décidée.

ARLEQUIN.

Un petit moment. Madame Dulinon, (*à part*) c'est
fort heureux que j'aye fait ~~des~~ provisions. (*Haut*).
Vous dites donc que cette lettre est de mon imagi-
nation. Vous connaissez l'écriture de M. Discret, pas
vrai.

Madame DULINON.

Oui,

ARLEQUIN.

Eh ! bien , voici la réponse écrite et signée de sa main.

Madame DULINON *lit.*

« Calme toi , ma bonne amie , ni la fille , ni sa vieille
» folle de mère ne te feront jamais oublier : mon cœur
» sera toujours à toi ; je te verrai bientôt. En attendant
» je compte plus que jamais sur ton amour discret ».

Il n'y a pas à en douter ; c'est bien son écriture.....

Sa vieille folle de mère.... L'impertinent.... Je ne
puis plus long-temps retenir ma colère. (*Elle déchire*
la lettre). Je veux lui laver la tête.

PIERROT.

Elle fait très-bien.

(*Discret sort de son échoppe pour se faire voir à sa prétendue,*
Pierrot le suit).

Madame DULINON.

Mais le voilà le monstre.

DISCRET, *sortant.*

Comment me trouvez-vous , ma belle prétendue ?

ISABELLE.

AIR : *Du veau qui taïte.*

Ah ! d'honneur vous êtes charmant !

BONNETTE, *continuant l'air.*

Qu'elle fraîcheur , et quel visage !

Vous possédez , sans compliment ,

Toutes les graces ... de votre âge.

PIERROT, *continuant l'air.*

Appercevez vous dans ces yeux ,

Une langueur d'heureux présage.

Ces yeux mourans sont dangereux.

BONNETTE, *finissant l'air.*

Pour qui n'aime pas le veuvage.

DISCRET, *avec humeur.*

Est-ce que tout le monde se moque de moi ? Quest-ce que cela veut dire ?

Madame DULINON.

Cela veut dire que vous ne serez pas mon gendre.

DISCRET.

Et vous aussi, madame Dulinon. Qui donc ?...

Madame DULINON.

Taisez-vous, vieux libertin. Nous savons que vous avez des maîtresses.

DISCRET.

Et c'est vous qui me faites ce reproche.

Madame DULINON.

Vous êtes bien impudent ; et mademoiselle Durand, hein !

DISCRET, *embarrassé.*

Mademoiselle Durand..... Je ne la connais pas, je vous jure.

Madame DULINON.

Démentez donc sa lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, la voici, M. Discret.

DISCRET, *avec colère.*

Où avez-vous pris cette lettre ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne l'ai pas prise. C'est vous qui avez eu la bonté de me la donner..... dans une des poches de votre habit, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de la montrer à madame Dulinon.

Madame DULINON.

Oui, monsieur, il m'a empêché de faire le malheur de ma fille, et pour le récompenser je la lui donne en mariage.

B O N N E T T E.

Que je t'embrasse ma chère amie !

D I S C R E T , à part.

Quelle étourderie ! Quel contre-temps ! Ah ! maudit Tailleur ! (*haut*) madame , daignez m'entendre , et

Madame D U L I N O N .

Je ne veux plus rien écouter. Tout est rompu entre nous , et vous n'aurez pas ma fille. Votre servante , M. Discret.

D I S C R E T .

Oh ! le maudit Tailleur ! le maudit Tailleur !

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les précédens , un Garçon Tailleur ,

L E G A R Ç O N , à Arlequin.

M O N S I E U R , voici l'habit de M. Discret.

D I S C R E T .

Que le diable l'emporte , et celui qui l'a fait. Puisque c'est ce chien de Tailleur qui épouse Isabelle , il n'a qu'à le garder , je n'en veux plus , serviteur.

(*Il sort*).

P I E R R O T ,

Mais , voisin , vous emportez ma perruque.

D I S C R E T , revenant sur ses pas , la jette au nez de Pierrot.

Tiens , la voilà ta perruque de malheur.

(*Il s'en va*).

P I E R R O T , s'essuyant la figure.

Pardi , voilà un vilain crâne.

A R L E Q U I N.

Pour moi je lui fais présent de ma façon.

A I R : *Guillot avec sa Guillemette.*

Oh ! mon cher habit je te garde,
Toi seul as fait tout mon bonheur ;
De te rendre je n'aurai garde,
Il a beau crier au voleur ,
Je n'ai pas peur qu'on me reproche
D'avoir attrapé ce butor :
Pourquoi laisse-t-il dans sa poche
La clef d'un si joli trésor ?

E N C Œ U R.

Pourquoi laisse-t-il dans sa poche
La clef d'un si joli trésor ?

Madame D U L I N O N.

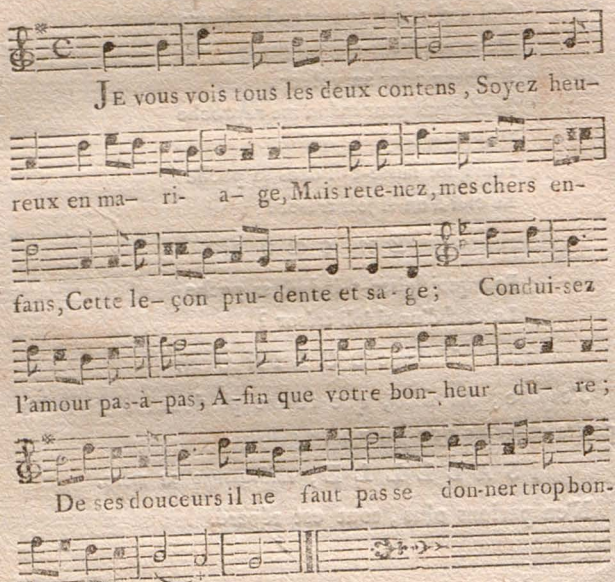
J'espère , ma fille , que tu me pardonneras tous les
petits chagrins que j'ai pu te causer.

I S A B E L L E , *embrassant sa mère.*

N'en parlons plus , tout est réparé.

VAUDEVILLE.

Madame D U L I N O N.



JE vous vois tous les deux contents , Soyez heu-
 reux en ma- ri- a- ge, Mais rete-nez, mes chers en-
 fans, Cette le- çon pru- dente et sa- ge; Condui- sez
 l'amour pas- à- pas, A- fin que votre bon- heur du- re;
 De ses douceurs il ne faut pas se don- ner trop bon-
 ne me- su- re.

B O N N E T T E.

Quand à l'amour on ose offrir
 L'hommage d'un couple bizarre ,
 Loin de contenter son desir ,
 De ses dons il devient avare;
 Mais quand l'amour voit deux amans ,
 Il traite avec eux sans usure ,
 De ses faveurs , en tous les tems,
 Il leur donne bonne mesure.

PIERROT.

P I E R R O T.

Quand un amant , près d'un jaloux ,
Termine une heureuse aventure ;
Quand à la tête d'un époux ,
Une femme fait quelqu'injure ,
Quand d'une fille , faite au tour ,
La taille change de tournure ;
C'est que le petit dieu d'Amour ,
A bien su prendre sa mesure.

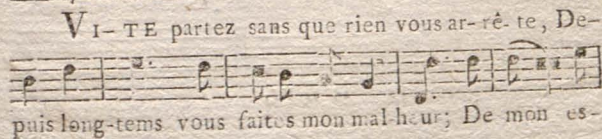
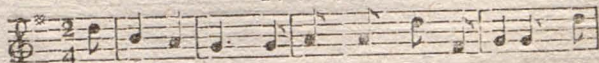
A R L E Q U I N.

Pour toi , sans espoir en secret ,
Je brûlais d'une vive flamme ;
Mais grace au bonhomme Dicret ,
Te voilà ma petite femme ,
Je crains peu que ma belle un jour ,
Pense à me devenir parjure ;
Car , pour réveiller son amour ,
Moi je suis toujours en mesure.

L E G A R Ç O N T A I L L E U R , au Public.

Mon maître n'est pas en crédit ,
Car c'est-là son premier ouvrage ;
Aussi je crains que son habit ,
De chacun n'ait pas le suffrage.
Si vous en aimez la façon
Souvenez-vous de son adresse.
Que de profits pour le garçon ,
Qui vous recommande la pièce.

A I R S N O T E S.

N^o. I.

prit sor-tez franche co-quet-te, Ou redou-tez le
poids de ma fu-reur. El-le sor-
tait prompte-ment de ma tè-te, Mais la mu-
ti-ne rentrait dans mon cœur, Mais la mu-
ti-ne rentrait dans mon cœur. Ren-trait dans mon
cœur.

N^o. I I.

LORSQU'AMOUR d'u-ne ro-se, Veut pa-rer
son jar-din, Craint-il qu'un bar-bon o--
se En fai-re le lar-cin? C'est en vain
qu'il s'obsti-ne, L'amour a-droit, trompeur, Lui fait
cueil-lir l'é-pi-ne, Pour mieux pren-dre la fleur,
Pour mieux pren-dre la fleur.

